

la tête pour lui faire encore un signe d'adieu.... Six ans se sont passés, durant lesquels la Vendée s'est pacifiée. J'ai parcouru l'Allemagne et l'Italie ; je suis devenu colonel, et....

—Et vous avez oublié Marie, interrompit Félix.

—Non vraiment. Bien que je n'aie pas pu m'occuper constamment d'elle, jamais son souvenir n'est sorti de ma mémoire... mais nous ne devons pas maintenant être très éloignés du bourg de G***.

En parlant ainsi, les deux officiers avaient toujours marché, sans s'apercevoir qu'au lieu de traverser la grande lande indiquée par le postillon, ils l'avaient tournée et s'étaient égarés. Ils cherchèrent leur chemin ; mais ne pouvant le rencontrer, ils se décidèrent à le demander à la première maison qu'ils trouveraient. Ils en aperçurent bientôt une d'assez bonne apparence ; ils se dirigèrent vers elle et en approchant, ils virent une famille entière agenouillée devant un petit calvaire de bois. Cette famille se composait d'un vieillard, d'une femme éplorée et d'un enfant d'une dizaine d'années. A la vue des voyageurs, ils se levèrent tous presque effrayés et allaient rentrer précipitamment dans la maison, lorsque la colonel arrêta le vieillard pour lui demander le chemin du bourg de G** ; le pauvre homme s'essuya les yeux et lui indiqua la route à suivre, d'une voix interrompue par les sanglots qu'il s'efforçait de contenir.

—Qu'avez-vous, lui demanda Maurice, quel malheur vous afflige ? est-ce un revers de fortune ? tenez, voilà ma bourse.

—Merci, mon bon Monsieur, répondit le vieillard. Nous étions pauvres, bien pauvres ; mais un héritage inespéré nous a rendus riches, et, grâce à Dieu, nous n'avons rien à désirer de ce côté. Le malheur qui nous afflige est bien plus grand et semble sans remède. Dieu seul et sa sainte mère peuvent faire un miracle, et nous implorions leur miséricorde quand vous êtes venu.

—Mais, pourrions-nous savoir ?

—Entrez et vous verrez....

Les voyageurs entrèrent dans la maison et suivirent le vieillard dans une petite chambre proprement meublée, où ils virent un prêtre assis au chevet d'un lit. Alors le vieillard leur dit :

—C'est ma fille qui se meurt... Les médecins ne peuvent rien connaître à sa maladie ; ils sont, par conséquent, impuissants contre ses ravages.

En effet, dans le lit ils aperçurent une jeune fille agonisante, et ils ne purent réprimer un mouvement de terreur en voyant les symptômes effrayants d'une mort prochaine. Le prêtre se leva, et après leur avoir demandé, s'ils connaissaient quelque chose à la médecine, encore que leur uniforme indiquât qu'ils devaient y être étrangers, il souleva la main de la pauvre jeune fille et pria le capitaine Durtal, qui se trouvait plus près de lui, de la prendre, ce que celui-ci fit, comme pour donner une espèce de consolation à la famille affligée qui l'entourait. Quant à Maurice, il n'avait pas osé s'approcher de la malade, et demeurait comme pétrifié à quelque distance.

La porte s'ouvrit alors, et le médecin entra. Il alla droit au prêtre et lui dit :

—L'avez-vous confessée ? Pouvez-vous me dire quelque chose qui puisse nous éclaircir sur cette étrange maladie ?

—Oui, répondit le prêtre ; mais je ne puis le dire qu'à vous seul.

Les voyageurs allaient se retirer ; mais le prêtre les retint.

—Veuillez attendre un moment, Messieurs, je vous en prie, leur dit-il. Je ne sais pourquoi, mais votre présence ici me donne

une sorte d'espérance. Vous ne me connaissez pas : qu'importe ? le malheur excite les sympathies, même des étrangers.

Les officiers demeurèrent, et le médecin sortit avec le prêtre. Au bout de quelques minutes ils rentrèrent, et l'homme de l'art, allant vers le père affligé, lui dit :

—Nous ne pouvons rien faire. Votre fille meurt d'amour.

—D'amour ! s'exclama le vieillard terrifié. Cela n'est pas : cela ne peut pas être, ma fille me l'aurait dit. C'est impossible.

—Regardez, répliqua le médecin en lui montrant une branche de rameau déséchée attachée à la muraille ; quand cette dernière feuille sera tombée, votre fille n'existera plus.

Cette scène se passait devant les deux voyageurs. Le colonel, s'éveillant soudainement comme d'une léthargie, demanda si l'on connaissait le nom de celui qu'aimait la jeune fille.

—Non, répondit le prêtre ; Marie m'a dit qu'elle ne l'avait jamais su.

—Marie ! Marie ! s'écria Maurice, c'est elle... Marie mourante... je veux la voir.

Et il se précipita sur le lit en criant :

—Marie ! Marie ! réponds-moi.

La jeune fille fit un mouvement, leva la tête, et fixant ses yeux mourans sur le colonel, elle dit :

—Oh ! c'est lui ; c'est bien lui !

Et lui prenant les mains, elle les serra convulsivement.

Tous les assistans tremblaient, parce qu'après cet effort, ils croyaient lui voir rendre le dernier soupir. Mais le médecin approcha, et après avoir tâté le pouls de la jeune fille, déclara qu'il s'était opéré dans son état une révolution extraordinaire, et que si la crise continuait, toute espérance n'était pas perdue. Quelques instans se passèrent, et la jeune malade ouvrit de nouveau les yeux cherchant un objet sur le quel elle pût arrêter son regard ; Maurice s'approcha et lui dit en baisant ses mains :

—Je suis là, moi qui vous aime ; je suis venu comme je vous l'avais promis.

Alors la jeune fille se leva sur son séant, et s'écria avec force :

—Oh ! oui, c'est bien vous ! merci, mon Dieu !

Le colonel demeura près du lit, tandis que Durtal racontait aux parens de Marie ce que Maurice lui avait appris en chemin, ajoutant que le colonel était celui que Marie aimait depuis six ans.

La jeune fille recouvra complètement la santé, parce que Maurice ne voulut pas l'abandonner un seul instant, et au bout de quelque temps, on célébrait à Paris une noce somptueuse... C'était celle du colonel Maurice Lambert et de Marie, connue depuis, dans le monde, sous le nom de *la belle Vendéenne*.

ERNEST MERSON.